



La Liste *Sonya Lalli*
des
Prétendants



● Roman
EYROLLES

Raina, vingt-neuf ans, est encore célibataire au grand dam de sa communauté pour qui la respectabilité de toute jeune fille indienne passe par un mariage traditionnel en grande pompe. La pression atteint de nouveaux sommets lorsque sa grand-mère, Nani, se met en tête de jouer les entremetteuses. Armée d'une liste de prétendants triés sur le volet, elle entend bien trouver pour sa Raina l'homme parfait!

Désireuse de ne pas décevoir sa famille, Raina enchaîne les rendez-vous galants planifiés par sa grand-mère. Mais quand l'amour de sa vie revient – Dev, son ex-petit-ami – Raina doit faire face à ses vrais sentiments et choisir ce qu'elle veut vraiment.

Laissera-t-elle sa famille décider de son avenir ou parviendra-t-elle à trouver sa propre voie ?

Sonya Lalli a grandi au Canada et travaille maintenant comme journaliste à Londres. Elle a été inspirée pour écrire son premier roman par les femmes indiennes fortes de sa vie, dont sa propre grand-mère qui, heureusement, n'a pas encore joué le rôle de marieuse.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Adaptation Studio Eyrolles d'après une création de © Vikki Chu

Code éditeur : 657124
ISBN : 978-2-212-57124-0

La liste des prétendants

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Agnès Marot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Traduit de l'anglais par Emmanuel Plisson
Titre original : *The Arrangement*
Copyright © Sonya Lalli 2017
Publié par Orion Publishing Group en 2017

Composé par Soft Office
© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57124-0

SONYA LALLI

La liste des prétendants

● Roman
EYROLLES

1

20 mai

LA silhouette de Nani se détachait en ombre chinoise sur le rideau orange vif de la fenêtre de l'entrée. Il était midi pile. Le soleil cognait sur le toit ouvrant de ma Jeep tandis que me parvenaient les bruits de cette banlieue paisible – chiens, oiseaux, tondeuses à gazon lancées pour la première fois de l'année à l'assaut des pelouses vert pâle. Une horde de joggeuses bardées de gadgets engoncées dans des vêtements de Lycra rose Barbie se traînaient sur le trottoir. Je les observai passer dans mon rétroviseur. Elles obliquèrent sur l'allée de terre avant de disparaître en direction du lycée. En regardant de nouveau la maison, je m'aperçus que la porte d'entrée était entrebâillée. À tous les coups, Nani trépignait hors de vue, en sandales et chaussettes. J'essuyai donc le gloss de mes lèvres et descendis de voiture à contrecœur, prête pour l'embuscade.

J'étais encore sur la pelouse quand elle ouvrit. Elle m'examina des pieds à la tête, l'air désapprobateur, tandis que je montais l'escalier.

— Alors tu t'es habillée comme ça ?

Je baissai les yeux sur mon jean spécial week-end et ma chemise à carreaux préférée.

— Oui, pourquoi ?

Elle fit claquer sa langue. Je me penchai pour déposer un baiser rapide sur son front. Comme toujours, elle sentait le

beurre de cacao et le cumin – avec une pointe d’ail. Elle recula d’un pas pour continuer à me scruter, frottant du bout de ses doigts minuscules la chair sous son menton tandis que je me débarrassais de mes chaussures.

— Tu n’as rien de *plus* mieux ?

Tout en clignant des yeux pour m’habituer à la pénombre, je pensai au gilet bleu marine que je portais pour aller camper le week-end précédent. Il se trouvait encore dans le coffre de ma voiture, entre un sac rempli de déchets recyclables que je n’avais toujours pas sorti et un pneu que nous avions tenté d’utiliser en guise de bouée. Le gilet en question aurait pu être considéré comme « plus mieux » si Shay n’avait pas renversé son verre de vin dessus avant de tenter d’y mettre le feu.

— Quoi, tu ne me trouves pas jolie ?

— Tu l’es *toujours* jolie, répondit Nani en se débarrassant d’un coup d’épaule de son chunni pour le passer autour de moi, peut-être pour dissimuler le petit ventre que j’avais développé à force de rester assise à mon bureau.

Elle tenta de nouer l’écharpe de soie écarlate autour de ma taille, puis sur mes épaules, avant de renoncer et de s’y draper de nouveau avec un air peiné, comme si elle me reprochait que le foulard jure avec ma tenue.

J’observai son visage pendant qu’elle tendait la main pour me caresser la joue, cherchant visiblement à déterminer si mes cheveux trop courts paraîtraient plus féminins derrière ou sur mes oreilles. Je faillis lui avouer que Shay avait vendu la mèche, et que je m’étais volontairement habillée de façon un peu trop décontractée pour mon anniversaire. Finalement, je me retins.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, feignant la surprise.

— Nous avons un invité ! répondit-elle avec un clin d’œil.

Un invité. Pour moi, un invité, ça signifiait une tasse de chaï et un plateau de petits gâteaux décongelés à la hâte. Ça signifiait bavardage, compliments et quelques potins. Proposer de rester à dîner tout en espérant un refus. Un *invité*, ça n’était pas un rendez-vous à l’aveugle tombé du ciel avec ma grand-mère pour chaperon.

Je me précipitai vers l'étage, comme si je pensais trouver une tenue plus appropriée dans mon ancienne chambre – ce qui ne serait pas le cas. Il n'y restait que quelques tee-shirts trop grands, souvenirs de colonies de vacances ou de festivals, arborant le nom de mon groupe favori du moment ; des bas de survêtements avec des boutons-pression noirs ou blancs sur toute la longueur du mollet. Et ma vieille trompette.

Étrangement, il n'y avait que très peu de traces de moi ici. Pourtant, malgré tous les endroits où j'avais vécu depuis mon départ – les chambres sordides dans le quartier de l'Annex, la colocation à Londres, et l'appartement neuf dont je payais le crédit chaque mois –, je continuais à penser que mon chez-moi, c'était cette maison. En bas, Nani m'appela d'une voix à la fois douce et empressée. Je passai un coup de brosse dans mes cheveux avant de redescendre. Elle m'attendait, dans l'expectative.

— Rien ?

— Toutes mes affaires sont à mon appartement.

Elle fronça les sourcils.

— Rien du tout dans *le* chambre des amis ?

Je secouai de nouveau la tête. Elle parlait de l'ancienne chambre de maman. Murs immaculés, draps beiges. Et pas la moindre trace d'elle dans les placards. Jaugeant ma tenue une dernière fois, Nani poussa un soupir déçu tandis que je la rejoignais. Puis elle haussa les épaules, me prit par la main et dit :

— Tu es ma mignonne petite. Même comme ça.

Je serais toujours chez moi là où était Nani.

Rentrant les pans de ma chemise dans mon jean, je la suivis à travers la cuisine et penchai la tête pour éviter la poutre maîtresse tandis que nous descendions les huit marches qui menaient à ce qu'elle appelait la « salle de réception » : canapés en cuir orange enveloppés dans des housses de plastique ; au mur, des tableaux achetés pour quelques centaines de lires au cours de son seul voyage à l'étranger avec Nana, mon grand-père maternel ; sur le manteau de la cheminée, une statuette du seigneur Ganesh

flanquée d'un groupe de chats siamois en porcelaine qui tintaient à l'unisson. Et, mal à l'aise parmi toutes ces merveilles, notre *invité*, dont la peau foncée semblait s'accorder parfaitement avec la teinte du lambris mural.

— Raina, dit Nani en me prenant la main, je te présente Sachin.

Elle m'entraîna dans sa direction jusqu'à ce que je me retrouve quasiment nez à nez avec lui. Je fis de mon mieux pour ignorer la sensation désagréable dans mon ventre. Il me semblait vaguement familier. Peut-être nous étions-nous rencontrés quand nous étions enfants, à moins que je l'aie vu dans la pile de photos que Nani avait pris l'habitude de laisser traîner sur le comptoir de la cuisine ? Il était plutôt petit, mais son visage était harmonieux – et même presque beau. Il me sourit en portant ses mains jointes devant son cœur, dans une petite révérence.

— Bonjour, Raina.

Il prononçait mon nom comme s'il venait tout juste de l'inventer.

— Salut.

— Sachin vient de très loin pour ton anniversaire ! intervint Nani.

— C'est ton anniversaire ? s'alarma Sachin. Je ne voudrais pas déranger...

— Tu ne déranges pas du tout, répondit Nani en lui pinçant la joue. Ma Raina et moi on est très contentes que tu *es* venu. Non, Raina ?

Je hochai la tête.

— Raina est une bonne petite, continua ma grand-mère. Elle revient toujours de son travail très important pour s'occuper de sa Nani.

Puis, se tournant vers moi :

— Sachin a un travail très important lui aussi, Raina. Tu sais qu'il est docteur ?

— Je l'ignorais, répondis-je avant de m'adresser au jeune homme. Ma meilleure amie est aussi méde...

— Je suis cardiologue, pour être précis, me coupa-t-il en détournant le regard.

Je me tus. *Pour être précis, ou juste pour être arrogant ?*

— J'ai fait ma spécialisation à Columbia.

— Oh, vraiment ?

Il hocha la tête, tripotant sa montre.

— Une ville très agréable. Campus magnifique. Une des meilleures universités du pays. Peut-être du monde, d'après certains.

— Je crois avoir entendu parler de Columbia, dis-je en croisant les bras. C'est à Cleveland, non ?

— À New York, en fait...

— Et donc, vous vous occupez de nettoyer les dents, c'est ça ? lançai-je.

Nani me donna une tape sur l'épaule en se retenant de rire.

— Non, pas du tout. Je...

— Oh, pardon, un *cardiologue* ! Vous faites de la médecine sportive.

— En réalité, répondit-il en se tortillant sur le canapé, l'électrophysiologie cardiaque est une...

Nani fit claquer sa langue et leva les mains.

— Ne l'écoutez pas. Ma Raina est très *plaisanteuse*.

Elle passa un bras autour de ma taille comme si elle était complice de ma petite blague. Sachin resta muet. Apparemment, il n'y avait pas de cours d'ironie à Columbia.

— Une tasse de chaï avant le déjeuner, mon cher ?

— Avec plaisir, Tatie.

Elle se dirigea vers l'escalier, me laissant seule avec lui. La housse de plastique émit un couinement lorsque je m'assis sur le canapé. Sachin m'imita et s'installa à son tour, les jambes tellement écartées que nos genoux se touchaient presque. Son parfum à la fois discret et puissant flottait dans la pièce. Il sentait très bon, comme souvent les hommes riches. Comme Dev.

— Ta grand-mère est très sympathique, dit-il.

— Elle est géniale.

— Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Belinda.

— Ah...

Je regardai droit devant moi sans sourire, l'épiant du coin de l'œil.

— C'est un prénom du... Bengale ?

— Non, soupirai-je. Elle s'appelle Suvali.

— Mais tu as dit...

— C'était une blague.

— Ah, d'accord, fit-il avec un rire forcé. Elle est bonne.

Dès l'enfance, nous apprenions à appeler les amis de la famille « tatie » ou « oncle », si bien que les prénoms n'étaient pas essentiels. Ça ne m'empêchait pas de me sentir un peu vexée pour Nani. Je me laissai aller dans le canapé, les yeux toujours fixés droit devant moi. Par-dessus sa trompe, Ganesh soutint mon regard.

En haut, j'entendais Nani s'affairer en cuisine. Elle devait être en train de ranger son service à thé préféré sur le plateau en argent que lui avait offert Nana pour leur mariage. Je l'imaginai plaçant les cuillères à intervalles réguliers avec les serviettes en papier or et grenat, particulièrement criardes, qu'elle avait achetées en lot dans un magasin en liquidation. Cinquante paquets pour cinq dollars.

— Dis-moi, Raina..., commença Sachin au bout d'un moment.

— Oui ?

Il frottait ses ongles manucurés.

— Je suis désolé de gâcher ton anniversaire, mais...

— Tu dois partir ? demandai-je avec un peu trop d'enthousiasme.

— Non, répondit-il avec un sourire qui découvrit des dents parfaites. Ne t'inquiète pas, je reste déjeuner. Mais je ne voudrais pas que tu te méprennes sur mes intentions. Je... Je ne suis pas intéressé.

— Mais c'est...

Il baissa les yeux avant d'enchaîner avec un soupir :

— Tu as l'air d'une fille très bien, Raina. Sincèrement. Et je ne veux pas te blesser. Mais, comment dire... Je n'en suis pas là, tu vois ? Je ne suis pas prêt pour le genre d'engagement que nos familles – et toi – semblez attendre.

Je me mordis la lèvre. La seule chose que j'attendais, c'était qu'il s'en aille.

— Je sais, je sais, fit-il en se levant pour faire les cent pas devant moi, poings dans les poches. Je suis docteur, je comprends ces choses. La biologie n'est vraiment pas équitable là-dessus. C'est plus difficile pour les femmes. La pression qui augmente après... euh, un certain âge.

— C'est *tellement* dur..., confirmai-je d'un ton plaintif.

— Et ta Nani t'a trouvé un médecin célibataire, c'est... comme un rêve pour toi, non ?

Il ponctua ces paroles d'un regard déterminé.

Un rêve ? Plutôt un cauchemar. Il s'approcha de moi et se pencha pour me tapoter le genou.

— Mais sincèrement, Raina, tu as l'air d'une fille bien. Très bien, même. Je suis certain que tu trouveras quelqu'un rapidement.

Résistant à l'envie de lui dire ce que je pensais *sincèrement* de lui, je le regardai, accroupi devant moi. Sachin correspondait à l'archétype de l'homme que Shay et moi avions passé tant d'années à éviter : l'Indien *occidentalisé*. Celui qui, après avoir été président du club d'échecs ou capitaine de l'équipe de maths du lycée – et bien qu'on l'ait victimisé pour ça –, plaisantait aujourd'hui avec les clichés sur sa culture pour faire rire des filles affublées de bonnets C et d'extensions capillaires, avant de payer galamment leurs consommations. Le genre à regarder le sport à la télé et à boire de la bière, à se moquer de l'accent de son père en l'imitant... et qui pourtant escomptait bien que son épouse apprenne à préparer le curry comme sa mère. Un hybride d'Est et d'Ouest, avec une mentalité d'immigrant raffinée et assumée, et dont l'arrogance n'était qu'une conséquence – aisément pardonnable – de son ambition.

L'expression de Sachin était tout empreinte de paternalisme quand il me regarda de nouveau.

— Ça ira ?

Il était aussi le type même de l'homme que Nani voudrait voir épouser sa petite-fille, et, tandis que je lui tapotais l'épaule pour le rassurer, je tentais de me convaincre que je n'étais pas intéressée par Sachin ni par les hommes dans son genre.

*

Apparemment, il existe un gros malentendu sur le mariage arrangé tel qu'on le pratique aujourd'hui. Souvent, je me retrouve bombardée de questions par mes collègues, ou encore dans l'avion, par des femmes mûres, et ce dès qu'elles comprennent que je suis à moitié indienne – et non sud-américaine ou libanaise comme elles le supposaient. Elles me disent qu'être indien est à la pointe de la mode en ce moment. Et, pour me démontrer leur culture, elles me citent des anecdotes glanées au rayon surgelés du Costco où elles achètent du panir, ou bien en regardant vingt minutes de *Dil Chabta Hai* sur la chaîne Bollywood – celle qui est comprise dans le pack de luxe du câble. Elles aiment les couleurs vives, les bijoux en or. La musique délirante. La gastronomie – elles adorent manger indien ! Et, bien entendu, elles ont des questions sur ma vie amoureuse. Elles veulent en savoir plus sur ces fameux « mariages arrangés », et se demandent si je suis concernée.

Mais le protocole du mariage arrangé dans ma communauté est bien moins glamour qu'elles ne l'imaginent. Il s'agit seulement de choisir parmi une liste de partenaires potentiels soigneusement établie : des hommes dont la famille, la religion, le milieu, les valeurs et parfois même le thème astral correspondent aux nôtres. Les parents veulent que leurs enfants se marient « dans la culture », et ils leur font subir une série de

rendez-vous à l'aveugle jusqu'à ce que l'étincelle se produise. Au fond, ce ne sont que des rencontres arrangées – on décide rapidement si on est amoureux ou non.

Des dizaines de filles avec qui j'ai grandi ont suivi cette voie – autoroute pour l'autel, vol sans escale en *business class* pour le bonheur.

Et, oui, en apparence, elles semblent heureuses.

Après tout, me disent-elles – la bouche pleine de champagne et de glace à la vanille, enveloppées dans des lenghas de cérémonie qui coûtent le prix d'une voiture neuve –, où est le problème si c'est la famille qui vous arrange des rencards ? Le mariage arrangé « moderne » n'est-il pas, au fond, l'équivalent d'un rendez-vous concocté par une amie ou de l'algorithme d'un site de rencontre ? N'ont-elles pas autant de chances de filer le parfait amour que celles qui épousent un coup d'un soir ou leur amoureux du lycée ? En tant que dernière célibataire de ma génération ou presque, je ne sais jamais quoi leur répondre. Je souris en espérant que ça suffise. Et je prends un autre verre, parfois une autre part de gâteau, avant de les féliciter pour leur histoire d'amour sauce Bollywood.

Mais je me demande toujours ce qui se passe une fois éteints les feux de la fête, une fois les invités rentrés chez eux, repus et légèrement éméchés au Johnnie Walker. Le mariage de Nani était arrangé et, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, elle n'a pas vraiment eu son mot à dire. Son père lui a montré la photo noir et blanc d'un garçon efflanqué qui portait des lunettes cerclées de fer ; plus tard, quelqu'un lui a dessiné un point rouge sur le front et c'est ainsi que, presque du jour au lendemain, elle s'est retrouvée mariée. C'était simple, sans ambages. Une transaction sans aucun rapport avec l'amour, simplement dans l'intérêt de la famille.

Pour autant, ne méritais-je pas mieux qu'un mariage arrangé ? Après tout, je ne suis pas vraiment indienne. Je suis canadienne. Une jeune femme qui refuse de se sentir étrangère dans son quartier résidentiel à dominante blanche de Toronto.

J'ai grandi en faisant du roller, en vendant de la citronnade pour les journées de bienfaisance du lycée, en râlant à chaque «journée de la diversité» parce qu'on nous forçait, Shay et moi, à porter des lenghas. Les autres élèves s'agglutinaient autour de nous pour tenter de toucher les fausses pierres cousues sur les manches. Des Indiens, je n'en voyais que dans les fêtes où on me traînait, et bien sûr le dimanche au temple. Quand nous allions faire les courses en gros à Scarborough parce que le supermarché du coin ne vendait pas la bonne marque de lentilles ou de lait de coco. Et, même s'il y avait toujours du Ravi Shankar en fond sonore, même si mes vêtements empesaient le masala en permanence, j'ai toujours suivi mon rôle consciencieusement – le rôle, dans un film essentiellement blanc, de la fille qui ne croit pas aux mariages arrangés, non seulement parce que ça fait beaucoup trop cliché, mais aussi parce que le cynisme du monde occidental et tous les livres de sa bibliothèque lui répètent qu'il n'y a aucune raison de croire au mariage en général.

Voilà pourquoi je résistais à l'idée qu'une union arrangée puisse à la fois me rendre heureuse et combler Nani.

— Tu as aimé Sachin ? me demanda-t-elle après le départ de celui-ci.

Elle se tenait à côté de moi pendant que je faisais la vaisselle, sa tête posée sur mon épaule.

Si je l'avais aimé ? Je ne l'avais pas *détesté*. Une fois avouée son absence d'intérêt pour moi et le thé servi, toute pression avait disparu entre nous. Ce n'était plus un rendez-vous galant sous surveillance, un festival de trois heures à noter en détail dans mon carnet intime pour pouvoir un jour raconter à mes filles toutes les bêtises qu'avait proférées leur père lors de notre rencontre. C'était un déjeuner, rien d'autre.

— Tu le reverras ? demanda Nani.

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas, non.

— Tu ne *crois* pas, hein ?

Je ne répondis rien. Elle se pencha pour fermer le robinet.

— Mais tu t'entends bien avec lui, *nan* ?

Je me tournai vers elle. Comment lui avouer qu'il m'avait déjà refusée ?

— Je ne sais pas. Toi, qu'est-ce que tu as pensé de lui ?

— Tu es la seule à savoir quel mari il sera bon pour toi, Raina. Ce qui te rendra heureuse.

— Mais je suis heureuse.

Du bout du doigt, Nani cueillit une bulle de mousse sur mon cou. Elle scrutait mon visage, tentant de déchiffrer mon expression comme elle déchiffrait les journaux en anglais.

— Je suis heureuse, je te dis !

Elle détourna le regard avec une grimace, comme si elle avait entendu dans ma voix la même chose que moi. L'urgence. L'inquiétude. Je m'emparai de la paille de fer pour attaquer le cuiseur à riz. L'eau de vaisselle me brûlait les mains. Je vidai le récipient, le rinçai et le déposai sur la grille pour qu'il sèche. « Heureuse »... On aurait dit que je tentais de me convaincre moi-même. Pourtant, je l'étais bel et bien, non ? J'avais tout... à part ce qui, aux yeux de Nani, constituait la condition essentielle. J'avais coché la case « études » et la case « métier ». Il n'en restait plus qu'une.

Remontant ses manches, elle me tendit la poêle. C'est sans la quitter du regard qu'elle me dit :

— Tu as dit oui.

— Je sais. Mais à trente ans.

— Tu as vingt-neuf ans aujourd'hui, Raina. Un an, quelle différence ?

— Oui, quelle différence ? répétais-je en versant du liquide vaisselle sur la poêle. Quelle différence ça fait que je me marie maintenant, dans cinq ans ou jamais ?

— Ne dis pas *des* bêtises !

— Je suis sérieuse, Nani. Pourquoi se presser ? Kris n'est pas marié.

— Quand il *est* prêt, il se mariera.

— Parce que c'est un garçon ?

Pas de réponse. Elle me contourna pour inspecter le cuiseur à riz qui séchait sur la grille. Elle montra un grain blanc collé sur le côté avant de me le tendre de nouveau. J'insistai :

— C'est juste parce qu'il a déjà été marié, et parce qu'il peut avoir des enfants à n'importe quel moment, et que son *sperme*...

— *Beta*. Ça suffit.

Elle croisa enfin mon regard. Son expression agacée s'évapora en un instant, et elle me caressa la joue.

— Un mari, une famille – ça, ça te rendra vraiment heureuse. Tu te souviens comment ton Nana il me rendait heureuse, moi ?

Je n'étais pas certaine d'être d'accord, mais j'étais trop fatiguée pour discuter. Elle avait la paume douce, un peu humide d'avoir fait la vaisselle. J'y posai ma joue.

— Tu te souviens *ce* que je te raconte ? continua-t-elle. Quand j'étais petite, mon père était à l'armée et nous devons toujours déménager. Tout le temps. Je n'avais rien à moi. Et puis, j'ai eu ton Nana. J'ai enfin eu *mon* famille à moi.

Je me tournai vers l'évier.

— Tu veux *les* enfants, non ?

— Oui, soupirai-je. Mais...

— *Beta*, tu vieillis maintenant. Ta tante Sarla, et tout le monde au temple, ils me demandent toujours pourquoi Raina elle est pas mariée ? Pourquoi elle est toujours à son bureau ? On ne peut pas se marier avec son Burberry !

— Ça s'appelle un BlackBerry, Nani. Et je ne suis pas difficile. C'est juste que je ne suis pas prête.

— Tu travailles, tu travailles, et tu passes à côté de la vie. Tu passes à côté des hommes. Dis-moi, quand ce sera, le bon moment ? Quand est-ce que tu seras prête ?

Je regardai l'eau remplir la poêle, emportant des petits bouts marron avec la mousse. Pour Nani, il était normal qu'un homme de plus de trente ans reste célibataire – mais pas moi. J'inspirai profondément pour ne pas lui répondre trop sèchement.

Elle me prit la main, et, tandis que ses fins doigts bruns entrelaçaient les miens, je me rendis compte que, par mon silence, je me faisais sa complice. Parce que j'adorais cette femme si vive et un peu folle, j'aurais tout donné pour être la première personne de sa vie à ne pas la rendre malheureuse. J'allais l'écouter. Je ferais ce qu'elle attendait de moi et je tiendrais la promesse faite deux ans plus tôt, le cœur brisé et brûlant de retrouver un sens à ma vie : si je n'étais pas mariée à trente ans, je la laisserais s'occuper de mon mariage.

— Alors, demanda-t-elle, on continue ? On cherche *un autre* pour toi ?

— D'accord, Nani, répondis-je avec un sourire forcé. On continue.

Elle s'essuya les mains sur son pantalon avant de se diriger vers le salon.

— Très bien, lança-t-elle. Reste ici, j'apporte la liste.

Quelques instants plus tard, elle réapparut dans la cuisine, son pas léger sur le parquet, brandissant une feuille volante comme une cliente dans une salle des enchères. Elle tira une chaise et s'assit à table, puis suivit la page du doigt, lisant les lignes à mi-voix l'une après l'autre.

Le nom de mon futur mari figurait-il sur cette liste ?

Avais-je envie que ce soit le cas ?

Quittant l'évier, je m'assis à ses côtés et regardai la liste avec elle en feignant l'intérêt tandis qu'elle m'expliquait qui était chaque candidat. Nani serait heureuse que je rencontre ces hommes, et au fond peu importait qui je désirais – ou qui je désirais *encore*. Ça y était. Il ne restait que 364 jours, et j'allais droit vers un mariage arrangé.

Garçons pour ma Raina

~~SACHIN - Fils de Reetu, vit à Scarborough, docteur en quelque chose - d'éjeuner anniversaire?~~

JAGMOHAN - Nefeu de Pinky, à Jodhpur (visite Canada cet été?) - mais peut-être veut immigrationner?

VINAY - Collègue de Divya, étudiant en Jimie (qu'est-ce que c'est??), parents à Chennai.

JAYESH - Cousin de Sharon, professeur de la science à l'université... divorcé!

RDHIT - Nefeu de Sarla, avocat à Boston.

ARJUN - fils de Sonia, pédiatre, sans doute il veut des enfants!

VISHAL - du Bengale, lui aussi dans le travail des affaires, fils de l'amie de Geeta.

KRUPAL - ingénieur à Vancouver, parents vont au temple tous les dimanches - mais peut-être un peu petit (et typé).

RAHUL - ostéopathe de Sarla, elle dit il est très beau 😊

AZIZ - comptable à Hamilton, fils de Shushma, a peut-être une fiancée blanche?

MANJEEV - beau garçon du temple, étudiant en ordinateurs.

2

Il faisait presque jour quand je sortis de chez moi ; apparemment, l'été approchait. Je courais tous les matins avant 6 heures, pour éviter le flux des travailleurs et les embouteillages monstrueux, les camions de livraison et le bruit du chantier à proximité. J'aimais sentir l'asphalte sous mes pieds et l'air frais, la ville abandonnée pour un moment. Mes jambes piaffaient d'impatience. Je pris de la vitesse, avec pour seul écho le bruit de mes pas sur le trottoir. Je partis vers le nord, laissant derrière moi les boutiques encore closes en direction de la cathédrale St Michael avant de couper par Queen's Park. Les allées étaient humides et jonchées de feuilles. Le soleil perça entre les arbres. Le parfum de la rosée dans les poumons, j'inspirai profondément et souris dans la lumière. Courir, voilà comment je parvenais à supporter mes journées au bureau, immobile sur mon siège pendant parfois dix-huit heures d'affilée ; j'avais appris ça enfant, pour survivre.

Je repartis vers chez moi en passant par l'université qui avait constitué mon seul horizon pendant quatre ans – brique et ciment, papier-crayon, la lueur et le ronronnement d'un écran d'ordinateur. Je passai devant les bâtiments qui ponctuent St George Street. Chacun d'eux abritait des souvenirs qui semblaient s'estomper davantage à chaque passage. L'immeuble en brique brune où je suivais les cours d'économie politique et d'économétrie avancée. L'édifice en chantier permanent où j'avais assisté à un séminaire sur la microfinance dans les pays en voie de développement.

Mes débuts à l'université, dix ans plus tôt. Dix ans, vraiment ? Je me revoyais encore à l'époque, un peu plus mince, le visage poupin, en équilibre précaire dans le bus bondé que j'empruntais matin et soir pour retourner chez Nani, à tenter de souligner des passages au fluo dans mes livres de classe en notant quelques mots dans les marges. Il n'y avait pas eu de fête homérique avec parties de bière-pong et trou de mémoire gênant, pas de tournée de shots de tequila après les conférences du lundi soir.

J'avais fini mes études. J'avais eu mon diplôme. Et, comme prévu, je m'étais trouvé un travail très bien payé.

Je bouclai mon parcours, en nage. Remontai à mon appartement par l'escalier. À chaque étage correspondait une odeur différente. Chien mouillé et poubelles pas sorties, compost et pain frais. Dans la dernière volée de marches, je sentis le curry de la famille sri-lankaise du palier d'en face – un peu comme celui de Nani, mais en plus aigre. J'ouvris ma porte et restai un instant sur le seuil, le temps de reprendre ma respiration. Comme à chaque fois, je remarquai que, deux ans après mon emménagement, mon appartement n'avait absolument aucune odeur.

Si quelqu'un s'était amusé à fouiller dans mes affaires, il en aurait retiré une certaine idée de moi – une image d'une fille plutôt banale, qui ne faisait que dormir et se laver ici entre deux séances au bureau. Et c'était exactement ça. Dans ce T3 impeccable, avec ses deux chambres et son balcon, ses bibelots en osier et porcelaine dans les tons bleu foncé, ne vivait qu'une ombre de moi-même. Dans le réfrigérateur, des blancs d'œufs liquides et des sauces ; de la vodka au congélateur. Grâce au précédent propriétaire, tout ici était assorti. À part moi.

J'avais acheté l'appartement à mon retour de Londres, après une seule visite, et je n'avais rien changé à la décoration, si ce n'est les quelques photos encadrées que j'avais suspendues au hasard. Shay et notre groupe de copines de la fac près du frigo ; dans le salon, une de mes rares photos de famille complète, avec Nani et Nana, moi sur leurs genoux en robe à volants, et Kris et Maman derrière eux. J'aurais eu du mal à parler de façon

sensée de chacun d'eux, ou à expliquer mes rapports avec eux. J'imaginai les questions – « *Kris est ton oncle, mais il a été un frère pour toi ? Ta mère est vivante, mais ce n'est pas elle qui t'a élevée ?* »

Je me versai un verre de jus d'orange que j'avalai d'un trait. Je laissai la brique vide sur le comptoir. En fait, personne ne me posait ces questions. Depuis deux ans que je vivais ici, je n'avais jamais invité quelqu'un qui ne connaisse pas les réponses.

Je me douchai avant d'enfiler un tailleur de lin. Quand je ressortis de chez moi, la ville s'était éveillée. Je pris vers le sud par Yonge Street en direction du centre, slalomant habilement entre les piétons et les réverbères sans quitter mon BlackBerry des yeux. Shay m'attendait au *diner*, vautrée sur notre banquette habituelle ; je m'assis en face d'elle.

— J'ai déjà commandé, lança-t-elle avant de se laisser aller contre le dossier, les yeux mi-clos.

Je ramassai le journal collant à côté de moi. Certains matins, nous ne parlions pas du tout – je lisais, et Shay, qui sortait d'une garde à l'hôpital, piquait du nez sur la table. Nous fréquentions le même restaurant depuis notre colocation dans l'immeuble juste au-dessus. À l'époque, Shay était encore en fac de médecine, mais elle n'en pouvait plus de vivre avec ses parents. Quant à moi, j'avais touché mon premier salaire. Nous avions donc emménagé ensemble. Quand je rentrais du travail le soir, je la trouvais au *diner*, en train d'étudier à cette table, parce qu'elle n'avait pas envie d'être seule dans l'appartement. Nous sirotions nos cafés, généreusement resservies par la maison, sous le panneau en néon qui disait « Hollywood ». Shay apprenait les rudiments du diagnostic différentiel et je lui tenais compagnie en plantant des pailles dans mon nez pour la faire rire.

On nous apporta notre commande habituelle : café noir, trois œufs au plat au ketchup, pommes de terre sautées et quatre tranches de pain complet. Nous commençâmes à manger en silence. Elle avait l'air épuisée, alors j'attendis qu'elle ait vidé sa première tasse de café et attaqué la seconde pour ouvrir les hostilités.

— Tu ne vas pas me demander comment ça s'est passé ?

— Désolée, répondit-elle avec un sourire, toujours groggy.

Alors, il est comment ?

Je haussai les épaules.

— Plutôt pas mal, je trouve.

— Tu es contente que je t'aie prévenue ? demanda-t-elle en reposant sa fourchette pour planter ses coudes sur la table. J'ai eu peur que tu n'y ailles pas du tout.

La mère de Shay, Tatie Sarla, avait découvert je ne sais comment que Nani avait invité Sachin – et, bien entendu, Tatie l'avait dit à Shay. Apparemment, il n'y avait aucun secret dans notre communauté, et encore moins pour Sarla. C'était la mère de ma meilleure copine et une grande amie de Nani, mais j'avais du mal à rester dans la même pièce qu'elle. Elle ne cessait de juger, de dénigrer et de faire des remarques acerbes ; elle nous traitait, Nani et moi, comme des inférieures. Elle critiquait même ses propres enfants, alors que Shay et son frère Nikesh réussissaient très bien leur vie.

Sarla était une des matriarches de notre communauté, et, d'une certaine façon, elle représentait tout le côté pénible de nos traditions. Mais Nani lui était immensément redevable, et il était difficile de la détester.

En arrivant à Toronto, Nani et Nana avaient gagné leur vie grâce à leur restaurant, un indien qui s'appelait désormais le Safran. L'établissement d'aujourd'hui, réputé et luxueux, n'avait plus grand-chose à voir avec ce qu'il était au départ – un bouiboui aux trois quarts vide, avec des chaises en plastique, où Nani et Nana parcouraient anxieusement les petites annonces du *Toronto Sun*, terrifiés à l'idée d'être expulsés. C'était un couple simple, doué pour la cuisine – mais pas pour les affaires – et bien décidé à considérer que le monde, à leur image, était honnête. On avait redessiné les zones commerciales, les quartiers s'étaient boboisés, mais il n'en restait pas moins que les propriétaires avaient plus ou moins tous les droits. Pour mes grands-parents, à l'époque, traîner un bailleur indélicat en justice et demander

l'aide de la cour dans un mauvais anglais restaient des concepts hors de portée.

C'est Tatie Sarla qui les avait tirés de là. L'un des avantages qu'il y avait à connaître une femme qui ne la ferme jamais, eh bien, c'était qu'elle était intarissable – en particulier sur leur cuisine. Elle était devenue amie avec Nani, et le Safran s'était peu à peu transformé en cantine pour médecins, professeurs de fac et autres Indiens scandaleusement riches qui constituaient le cercle social de Sarla. Peu à peu, Nani et Nana avaient pu déménager leur restaurant dans le quartier de Roncesvalles et développer leur petite affaire; ils étaient ainsi passés du statut de protégés de Tatie Sarla à celui de membres influents de notre communauté.

— Alors, Sachin t'a plu? reprit Shay après un silence.

— Peut-être, répondis-je en prenant ma tasse de café. Je ne sais pas. Mais ça n'a pas d'importance, de toute façon. Pendant que Nani était en cuisine, il m'a avoué qu'il n'était pas intéressé.

— Pas intéressé par toi?

Je hochai la tête.

— Exactement.

— Sachin, en plein milieu d'un rendez-vous, t'a carrément sorti que...

— On peut changer de sujet?

— D'accord, acquiesça Shaylee, penaude. Sachin, on s'en fout.

— Merci.

— Parce que j'ai quelqu'un d'autre pour toi.

— Pas un cardiologue, au moins?

— C'est un des témoins de Julien, continua-t-elle, la bouche pleine. Il a passé dix ans à l'étranger comme professeur itinérant ou un truc comme ça.

— Tu veux me brancher avec un vagabond?

— Asher n'est pas un vagabond. Il est génial. C'est un...

— SDF?

— Ne commence pas à faire ta mauvaise tête.

— Je ne suis pas mauvaise tête.

— Tu es critique, Raina. Or, je te rappelle que tu es *célibataire*. Ce n'est pas un problème, mais tu dois commencer à laisser une chance à ces types, que ce soit Asher ou...

Elle désigna un homme affligé d'une calvitie précoce à l'autre bout de la salle.

— ... ou lui, par exemple! Tu peux quand même faire un effort, pour une fois!

Sa voix s'était faite autoritaire et je poussai un grognement. Juste parce que sa vie à elle était en ordre, ma meilleure amie avait-elle le droit de contrôler la mienne?

À l'époque où nous vivions ensemble, je n'avais jamais accordé beaucoup d'importance aux garçons que je voyais sortir de sa chambre au matin, les cheveux en bataille et l'œil rouge, m'adressant un petit signe gêné avant de disparaître tandis que Shay dormait du sommeil du juste. Et Julien, au début, ressemblait aux autres. Sauf que, contrairement aux autres, il était revenu à plusieurs reprises. Et l'avait demandée en mariage récemment. Voilà comment Shay avait évité l'interminable procession des mâles indiens convenables que Tatie Sarla avait sélectionnés depuis sa naissance : elle avait choisi le sympathique Québécois de sa promotion, pédiatre comme elle.

Elle n'avait pas eu besoin d'un mariage arrangé. Alors, pour-quoi moi?

Oubliant l'homme à la calvitie, Shay se tourna de nouveau vers moi. Je poussai mon assiette dans sa direction ; elle s'empara de mon reste de toast. Sans me quitter des yeux, elle se mit à en mordiller la croûte.

— Bon, Sachin, c'est non, reprit-elle avec une note d'espoir dans la voix. Et Asher, c'est...

— C'est non aussi.

Elle mordit dans la tranche de pain.

— La semaine dernière, j'ai rencontré des internes qui viennent d'Afrique du Sud. Il y en a un qui pourrait...

— En fait, la coupai-je sans la regarder, j'ai déjà décidé de me lancer dans la recherche d'un petit ami. De sortir, quoi.

— Sérieux ? s'écria-t-elle, presque hystérique.

— Nani m'a donné une... une liste. Je lui ai dit que j'y jetterais un coup d'œil et que je passerais peut-être un ou deux coups de fil.

— Je peux la voir ? Tu l'as dans ton sac ? demanda Shay en se jetant sur celui-ci.

Je la regardai en renverser le contenu sur la table – mouchoirs, stylos, tampons, passeport et tout le reste – avant de trouver enfin la feuille en question, qu'elle parcourut d'un œil avide.

— Nani les connaît du temple, ou ce sont des amis d'amis, ou...

— Il y a mon cousin Rohit !

— Il est intéressant ?

Elle secoua la tête.

— Non. C'est un gros nul. Même ma mère est d'accord. Je ne l'ai pas invité à mon mariage.

— Alors, que fait-il sur la liste de Nani ?

Shay haussa les épaules.

— Eh bien, c'est parce qu'il est *célibataire*, j'imagine.

— Et donc, elle préfère me voir avec un Indien que personne n'aime plutôt que toute seule...

— Elle veut juste que tu sois heureuse – et *open*. Tu n'es pas obligée de te contenter des Indiens de cette liste !

— Mon anniversaire était il y a *trois jours*, et elle m'a rappelée hier et avant-hier pour savoir si j'avais déjà rencontré un de ces types. Crois-moi, un rendez-vous normal avec un type trouvé sur Internet, Asher ou même le type chauve, ça ne lui suffira pas.

— Alors, tu vas vraiment le faire ? fit-elle d'une voix hésitante. Rencontrer ces hommes et... en épouser un ?

Je ne répondis rien, me contentant de la regarder barrer le nom de Rohit sur ma liste.

— C'est parti, alors ? insista-t-elle une fois qu'elle eut terminé.

— Je suppose.

— Je n'avais jamais imaginé que tu puisses te marier avec un Indien, Raina.

Je haussai les épaules et me plongeai dans mon café. Moi, je l'avais imaginé. Avec un Indien en particulier. Le seul homme que j'avais voulu épouser.

Garçons pour ma Raina

~~SACHIN - Fils de Reetu, vit à Scarborough, docteur en quelque chose - d'éjeuner anniversaire?~~

JAGMOHAN - Neveu de Pinky, à Jodhpur (visite Canada cet été?) - mais peut-être veut immigrer ?

VINAY - Collègue de Divya, étudiant en Jimie (qu'est-ce que c'est??), parents à Chennai.

JAYESH - Cousin de Sharon, professeur de la science à l'université... divorcé!

~~ROHIT - Neveu de Sarla, avocat à Boston. PAS QUESTION!~~

ARJUN - fils de Sonia, pédiatre, sans doute il veut des enfants!

VISHAL - du Bengale, lui aussi dans le travail des affaires, fils de l'amie de Geeta.

KRUPAL - ingénieur à Vancouver, parents vont au temple tous les dimanches - mais peut-être un peu petit (et typé).

RAHUL - ostéopathe de Sarla, elle dit il est très beau 😊

AZIZ - comptable à Hamilton, fils de Shushma, a peut-être une fiancée blanche?

MANJEEV - beau garçon du temple, étudiant en ordinateurs.

3

UN été précoce et humide s'installait, et les climatiseurs étaient mal préparés au soleil qui, cognant sur Bay Street, entraît à flots par les fenêtres. Je retirai ma veste de tailleur pour l'accrocher à la patère de la porte. De l'espace détente, en face dans le couloir, me provenaient les bruits habituels : le café en train de passer lentement ; la porte du frigo qui s'ouvrait et se refermait tandis qu'Emma de la réception déversait des ragots sur le ton de la confiance. Je me rassis à mon bureau et, au moment de poser les mains sur mon clavier, m'aperçus que j'avais complètement oublié ce que j'étais en train de faire.

Travailler, pour moi, signifiait une succession de tâches d'un ennui mortel, que je trouvais autrefois suffisamment intéressantes pour me taper des semaines de quatre-vingts heures sans sombrer dans l'automutilation. Aujourd'hui, je ne savais pas vraiment ce qui me donnait la force de continuer. Tout était devenu routine. Mon job, c'était de mettre des variables en graphiques et de prédire des tendances à des clients. Analyser les chiffres du NASDAQ, des tableaux Excel, des articles financiers et faire des recherches sur les nouveaux produits d'investissement. Cela impliquait aussi de garder mon passeport sous la main et un tailleur de rechange au bureau au cas où j'aurais besoin de sauter dans un avion à la dernière minute pour aller consulter des gens qui faisaient plus ou moins la même chose que moi.

Une fois, j'avais tenté d'expliquer à Nani le monde de la macroéconomie et ma propre place à l'intérieur de celui-ci, mais elle m'avait renvoyé un sourire vide avant de se tourner vers la

télévision. Elle aimait la réaction des gens quand elle leur disait que sa petite-fille travaillait pour une banque d'investissement internationale, mais sa fierté n'allait pas plus loin. Elle n'avait pas envie de savoir en quoi consistait mon travail, ou pourquoi, en ayant choisi cette carrière, je disposais de si peu de temps pour elle, pour ne pas parler des autres.

Dans les quelques semaines qui s'étaient écoulées depuis mon anniversaire, j'avais osé envoyer des textos à trois des hommes de la liste de Nani. Je trouvais étrange de « m'occuper » de plusieurs prétendants à la fois, mais elle insistait. « *Sème tes graines et regarde quelles fleurs poussent* », aimait-elle répéter. Arjun semblait normal, comme Vinay – même si, avec nos agendas respectifs, nous n'avions pas encore trouvé le temps de nous rencontrer en vrai. Vishal, lui, avait son bureau dans un immeuble quasiment face au mien. Je n'avais aucune excuse.

Après avoir échangé quelques messages brefs et maladroits au cours du week-end, nous nous retrouvâmes le lundi soir dans un café à la mode du quartier. Lorsque j'arrivai, il était déjà installé au comptoir, ajustant sa cravate tout en regardant son téléphone. Je sus tout de suite que c'était lui – le seul Indien de la salle. Je m'assis et nous échangeâmes les habituelles formules de politesse. Il avait déjà commandé un latte ; je le vis consulter sa montre tandis que je faisais de même. Le temps de lui parler de mon travail et de l'écouter m'expliquer le sien sur un ton paternaliste, j'avais acquis le sentiment qu'il ne me rencontrait que pour faire plaisir à sa famille. Ce qui était peut-être l'impression que je dégageais moi aussi.

J'avais cru que je serais nerveuse, mais non. Ça ressemblait à un rendez-vous habituel avec un nouveau client, ou à un entretien d'embauche pour un poste sans intérêt. Un quart d'heure plus tard, nos verres étaient vides et nous n'avions plus rien à nous dire. Je me sentis soulagée quand Vishal annonça qu'il devait retourner au travail.

Sur le chemin du retour, je souriais. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour démontrer à Nani que son « arrangement » ne fonctionnait pas. Tous les rendez-vous seraient-ils si faciles ?

Y aurait-il sur sa liste quelqu'un avec qui je sois vraiment compatible ?

J'avais un peu forcé sur le running du matin, au point que mes cuisses et mon dos me lançaient. Sur mon fauteuil, je tendis les bras pour m'étirer avant de fermer les yeux. Quand je les rouvris, Zoey m'observait depuis le seuil.

— Tu as une seconde ?

Sans attendre de réponse, elle entra et referma la porte derrière elle, s'assit en face de moi, étendit ses jambes et se tapota le ventre comme un tambour.

— Ça va ?

Elle haussa les épaules avant de me couler un regard penaud.

— J'ai rencontré Alice par hasard hier soir.

— « Par hasard » ? répétais-je en riant.

— J'ai tenu combien de temps, cette fois ?

Elle commença à compter sur ses doigts, puis abandonna.

— Six, répondis-je. Ça fait six semaines que vous avez rompu pour la dernière fois.

— Je m'en sortais bien, pourtant ! Je ne l'ai pas vue une seule fois...

— Jusqu'à hier !

— Raina, elle a débarqué sans prévenir, avec une bouteille de vin. Elle est arrivée chez moi comme si de rien n'était. Comme si nous n'avions pas rompu. Et là...

— Et là ?

Elle ne répondit pas. Je pris un stylo et le lançai dans sa direction pour retrouver son attention.

Elle l'attrapa au vol, puis le reposa sur le bureau en rougissant.

— Ça va. Je vais bien. Vraiment. Ce sera... ce sera différent, cette fois. Non ?

— Je ne suis sans doute pas la meilleure personne pour te donner un conseil sentimental.

— Nul n'est parfait. Tu ne feras pas pire que les autres.

Je ris sans savoir quoi lui dire. Zoey était nettement moins âgée que moi ; la plus jeune – et la plus intelligente – des analystes de mon équipe. À son arrivée, on me l'avait confiée

pour la former, et il avait suffi que nous fassions le tour du bureau et qu'elle rigole à une de mes blagues pour que nous devenions amies. En un an et quelques, elle était devenue bien plus que ça. Nous nous étions très vite confiées l'une à l'autre. Elle m'avait raconté son enfance au fin fond de la campagne canadienne, son coming out difficile pour ses parents, sa relation tourmentée avec Alice, une étudiante en droit rencontrée pendant ses premiers jours à Toronto.

J'avais toujours vu Shay comme ma meilleure amie, mais, désormais, c'était Zoey qui apparemment me connaissait le mieux, et nous nous côtoyions chaque jour sur le champ de bataille du bureau. Quand je retrouvais Shay, nous parlions de son mariage, ou bien elle analysait les textos échangés avec Arjun ou Vinay – et elle m'exhortait à être plus « *open* ». Mais, avec Zoey, nous *parlions* vraiment.

Mon portable vibra. C'était un numéro inconnu ; j'hésitai quelques instants avant de répondre.

— Allô, Raina ? fit une voix. Bonjour, ici Sachin.

Couvrant le micro de ma main, je regardai Zoey. Je lui avais bien entendu tout raconté du guet-apens de mon anniversaire. Quand je soufflai le nom de mon correspondant en pouffant de rire, elle m'arracha le téléphone des mains pour le poser sur le bureau et appuyer sur le bouton du haut-parleur. La voix de Sachin, un peu plus détendue, résonna dans la pièce.

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

— Oui, répondis-je lentement. C'est moi, Raina.

— Ah, bonjour ! C'est Sachin, le, euh...

— Le cardiologue. Je me rappelle.

Il se racla la gorge – un bruit qui résonna dans toute la pièce, et je me retins de pouffer devant les gestes et les grimaces vulgaires de Zoey.

— Comment vas-tu, aujourd'hui, Raina ?

— Très bien, et toi ?

— Bien, très bien, merci. Euh, en fait, non.

Il se racla la gorge une nouvelle fois avant de continuer :

— J'ai perdu un patient ce matin.

— Je suis désolée.

— Ça arrive.

Sa voix s'étrangla un peu. Du coin de l'œil, je vis Zoey reposer lentement les mains sur ses genoux.

— J'ai passé un bon moment avec toi chez ta Nani, reprit-il enfin. Je suis désolé d'avoir été si long à rappeler.

— Je ne savais pas que tu en avais l'intention.

— Oui, euh, à ce sujet... Je suis désolé d'avoir été si malpoli. Ma mère ne m'avait prévenu que le matin même, et je lui en voulais. Mais je n'aurais pas dû reporter ça sur toi. Tu comprends, non ?

Je comprenais, mais je ne répondis rien.

— Je n'aurais pas dû te dire que tu ne m'intéressais pas, en fait. Je ne te connaissais pas du tout et... en fait, tu es quelqu'un de très bien, Raina. J'aimerais te rencontrer de nouveau.

Cette fois, je voulus parler, mais ne trouvai rien à dire. Après quelques instants de silence, il reprit :

— Accepterais-tu de dîner avec moi ?

— C'est ta mère qui t'a dit de m'appeler ? le coupai-je tout à trac.

— Non, c'est moi qui en avais envie.

— Vraiment ?

— Tu es intelligente, honnête, belle et... Eh bien, je ne vois aucune raison de ne pas chercher à faire davantage connaissance. Alors, un dîner, ça te dirait ?

Sa voix s'était faite plus pressée, comme s'il avait autre chose à faire.

— C'est juste un dîner, sans aucune pression. Un rendez-vous normal, quoi.

J'écoutai sa respiration saccadée dans le haut-parleur, le tapotement des ongles de Zoey sur son BlackBerry – visiblement, elle commençait à s'ennuyer en attendant ma réponse.

Mis à part ce café avec Vishnal, avec qui je me sentais moins d'affinité qu'avec mon grille-pain, je n'étais pas sortie avec un